

## Autour du Chalet

### Novelle

Midi de juillet à la chaleur lourde, même en plein Jura, à 14 ou 1500 m. d'altitude. Le bétail, dispersé, recherche l'ombre des gogans et y somnole en ruminant; il n'y a jusqu'à 3 heures, que quelques génisses et jeunes veaux qui affrontent le soleil et satisfont leur appétit toujours éveillé. L'herbe est tendre et parfumée; elle rachète en qualité ce qui lui manque en quantité; l'épais gazon, d'un vert brillant d'émeraude, forme un tapis velouté sur lequel il fait bon marcher.

Le chalet est silencieux; porte close, il paraît inhabité. Fromager et bergers font sans doute leur sieste dominicale, en attendant la visite d'amis ou le passage de promeneurs. Le chalet est sur l'un des chemins de La Vallée au Mont-Tendre, et il est rare qu'on ne s'y arrête pas pour se régaler de crème, de lait et faire emplette de tommes à la pâte onctueuse et savoureuse.

Voici justement un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui débouchent de la forêt, s'égaillent d'abord de côté et d'autre comme des oiseaux au sortir d'une volière, se poursuivant avec des cris effarouchés répondant à des réponses taquines, puis se réunissent sur la pelouse, dans le voisinage immédiat du chalet. Ils sont montés de l'Orient et du Sentier dans le but de gagner le sommet qui pointe au-dessus d'un rideau de sapins et dont la nudité n'est pas attirante sous ce soleil de plomb. Après maintes tergiversations, ils renoncent à poursuivre leur ascension et s'installent à l'ombre, à la lisière de la forêt.

Les sonnailles se répondent d'un pâturage à l'autre, elles tintinabulent gaîment, et les sons clairs des clarines, qu'amplifie la profondeur des futaies, portent au loin ces voix poétiques de la montagne, qui pénètrent l'âme d'un sentiment de douceur et de pureté. L'air vibre, la montagne chante, et nos jeunes l'invitent un instant, savourant leur jeunesse, dans des mélodies populaires non écloses sur les boulevards, mais jaillies du terroir, des mélodies au parfum rustique, semblable à celui des fleurs de ces hauteurs.

qui n'exhalent, pour la plupart, que l'odeur du terreau et de l'air riche d'oxygène. Les voix sont fraîches et les cœurs sympathisent; il n'en faut pas davantage pour donner du charme à ce concert improvisé.

Mais le repos fatigue vite les jambes de 20 ans; la molesse du gazon ne peut les retenir longtemps. Des jeux s'organisent: ce sont des rondes, c'est le colin-maillard, c'est même une esquisse de bal aux sons d'un ocarina. Ce sont des flâneries où les couples sont mis à l'index; les jeunes filles tirent d'un côté, les jeunes gens de l'autre; ils se rapprochent, s'observent, se sourient, s'éloignent, se divisent encore, s'unissent à nouveau, se séparent, quadrille d'un nouveau genre sur un théâtre sans limites. Ils n'aperçoivent pas les nuages menaçants s'enflant, se ballonnant en montant dans l'horizon, du côté des Rousses; ni éclairs, ni roulements lointains de tonnerre ne les mettent en garde, car le soleil n'a encore rien perdu de son éclat.

\* \* \*

Voici le bétail qui rentre pour la traite. Pas de sultan à craindre, chacun le sait. Les vaches s'en viennent sans hâte, font des pauses, flairent le gazon pour découvrir la fine bouchée de dessert, hument l'air, et reprennent placidement leur marche aux cris de deux bergers. Un mugissement rauque et menaçant alerte Jeanne et Louise, qui ont interrompu leurs petites confidences pour suivre le défilé pittoresque des têtes cornues, qui vont l'une après l'autre s'engouffrer dans l'étable. Elles n'ont pas peur encore; bonnes Jurassiennes, elles sont familiarisées avec les scènes des pâturages et des chalets; elles ne craignent même pas de caresser un mufler froid et humide. Comme il n'y a pas de taureau, les couleurs vives des toilettes ne sauraient tirer les vaches de leur placidité et de leur indifférence. Un nouveau mugissement, plus rapproché que le premier, éveille leur inquiétude; elles cherchent du regard parmi la masse et, à un jet de pierre, voient s'en détacher subitement une bête superbement encornée, aux yeux saillants, mauvais, que la blouse rose vif de Jeanne irrite et qui avance en renâclant. Les jeunes filles prennent la fuite en poussant des cris d'effroi; la vache accélère sa marche et prend sa course dans la direction de Jeanne.

Leurs chevaliers-servants courent à la recherche de leurs cannes ou d'un gourdin, tandis que le fils de l'amodiateur — qui surveillait l'entrée du troupeau — s'élance, se jette au-devant de la bête furieuse et l'oblige à rompre sa poursuite. Au même moment, Jeanne fait un faux pas et roule sur

le sol. Elle se relève, pousse un cri de douleur et s'affaise : elle ne peut s'appuyer sur le pied droit.

Tous accourent; Charles, son prétendant, s'empresse. Elle l'écarte avec mépris :

N'y a-t-il pas encore du danger pour vous? Cherchez un abri!

— Mais....

— Vous avez besoin qu'on vous protège, qu'ai-je à faire d'un pleutre?

— Je vous jure...

— Ne jurez pas! Vous êtes pesé et trouvé léger. Consollez-vous, vous avez des frères!

Et son regard, hautain, désigne ses trois camarades, penauds de leur couardise. La fière jeune fille accepte seulement l'aide de sa sœur Claire et de Marie pour regagner le chalet. Elle charge Marie d'informer ses parents et de prier son père de venir la chercher.

— Hâtez-vous de descendre, ajoute-t-elle à tous; je crois que nous aurons de l'orage.

\* \* \*

Six heures. Le soleil brille par intermittences, l'air est moins embrasé. La cime des sapins s'agite, frémissante, dans l'attente, et prélude par une vague de murmures, comme si des esprits l'animaient en s'y entretenant par des soupirs. La montagne s'assombrit pour se préparer à l'illumination, qui débute au lointain par des clartés de feux follets; clartés fauves qui éclatent spasmodiquement, sans fatiguer les yeux; elles s'attardent à l'horizon en une préparation savante, voulant éviter les surprises et les attaques traîtresses; elles donnent l'alarme en s'intensifiant graduellement et en montant vers le zénith. Elles s'accompagnent de la basse prolongée du tonnerre qui rebondit d'une nue à l'autre, du Risoud au Mont-Tendre.

Sept heures. Plus de soleil, ombre envahissante. Le vent s'élève, enfle la voix des sapins en rumeurs croissantes et décroissantes, semblables à celles des flots. Les nuages se pénètrent les uns les autres en faisant jaillir des fulgurations de plus en plus intenses, qui les zèbrent, ou se préci-

Manquent ici quelques lignes de peu de conséquence !

---

croire. Il m'a rafistolé une épaule au printemps, et elle est meilleure que l'autre.

Jeanne lève lentement les yeux sur le jeune homme, hésite, rougit, se décide :

— Je veux bien.

Pendant qu'elle se déchaussé, Philippe cherche le nécessaire pour un pansement sommaire. Il a pourvu le chalet d'une pharmacie rudimentaire, malgré les protestations de son père, disant :

— Pourquoi veux-tu nous embarrasser de cette pretintaille? En aurions-nous besoin, il faudrait savoir s'en servir! Que veux-tu qu'il nous arrive, là-haut, loin des hommes et des autos? Enfin, fais à ta guise! Un futur docteur n'est pas exempt d'idées saugrenues.

Aujourd'hui, le grand Frédéric, comme on le nomme, reconnaît que la précaution était bonne, en suivant les mains expertes qui palpent le pied mignon, le font mouvoir, massent les muscles endoloris, cherchant le point sensible, douloureux, dans l'enflure qui se développe à vue d'œil.

— Pas de fracture, pas de luxation, me semble-t-il, déclare Philippe; muscles froissés, tendons distendus et déviés. Un bon bandage sera suffisant jusqu'à demain. Votre docteur vous prescrira le traitement. Vous allez être condamnée au repos un certain temps: les entorses sont parfois aussi longues à guérir qu'une fracture. Je voudrais me tromper et vous souhaiter d'être debout dans quelques jours... — Voilà qui est fait!

— Je vous remercie, Monsieur.

— Souffrez-vous beaucoup?

— Non, très peu.

— Vous êtes vaillante; vous n'avez pas poussé de hauts cris tout à l'heure, quand je vous ai fait mal.

— Vous ne m'avez pas vue grimacer.

— Vous ne pourrez plus chausser votre soulier de cendrillon et j'ai le regret de n'avoir point de pantouffles à vous prêter.

— Qu'importe!...

— Si vous désirez une de mes socques, Mademoiselle, avance le grand Frédéric, elle est à votre service. Vous pourriez même y mettre vos deux petons.

— Merci, Monsieur, je la perdrais.

Et les deux jeunes filles partent d'un éclat de rire en pensant à l'immense chaussure rustique au bout du joli bas rose.

\* \* \*

Huit heures. L'orage n'est qu'un souvenir; des îlots bleus se multiplient dans la grisaille des nuages en déroute; le soleil reparait pour l'adieu que les oiseaux saluent d'un enthousiasme renouvelé; le sol, la forêt, intensifient leurs arômes, et l'on respire avec délices.

Une trompe d'auto : Monsieur Meylan, le père de Jeanne, stoppe à 100 m. du chalet.

Accueil chaleureux d'une part, empressé de l'autre. Discussion animée pour le transport de la bessée; acceptation de la proposition de M. Philippe, comme étant le moyen le plus simple et le plus pratique de résoudre la difficulté.

La jeune fille dans les bras, Philippe ouvre la marche en triomphateur, heureux de presser un corps charmant, souriant au regard reconnaissant levé sur lui.

— Suis-je bien lourde?

— Peuh! comme deux bébés. J'irais loin ainsi chargé!

— Pas si loin que ça! J'entends des battements...

— C'est de bonheur.

— Merci, Monsieur, mon sauveur.

— Vous allez garder un mauvais souvenir de cette journée... dans mon domaine?

— Moi!... J'en doute.

— Là, vous voilà bien installée. — Je descends demain à la plaine; me permettez-vous de passer prendre des nouvelles... de votre pied?

— Pour cela, adressez-vous à papa. Je souscris d'avance à son veto.

Deux ans plus tard, le docteur Philippe Audier emportait sa Fleur jurassienne dans son nid des bords de la Broie.

A. GAILLARD.

Juin 1930.